

Enquête sur l'étrange

Le livre des damnés

Charles Fort



Traduit de l'américain
par Claudie Bugnon
(texte intégral de
The Book of the Damned)

CHAPITRE 12 :

**EMPREINTES DE GÉANTS
ET TRACES DE FÉES**

JOEY CÔRNU
É D I T E U R

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Fort, Charles, 1874-1932

Le livre des damnés

Traduction de: The book of the damned.

ISBN-13: 978-2-922976-09-0

ISBN-10: 2-922976-09-2

1. Météorologie - Miscellanées. 2. Astronomie - Miscellanées.
3. Curiosités et merveilles. I. Titre.

QC870.F6714 2006

001.94

C2006-941845-4

Direction de l'édition et traduction: Claudie Bugnon

Couverture et montage

d'illustrations d'époque: Christine Mather

Autres illustrations: Isabelle Langevin

Correction d'épreuves: Isabelle Harrison

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boulevard Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél.: 450 621-2265 • Téléc.: 450 965-6689

editeur@joeycornu.com • www.joeycornu.com

© 2006, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN 13: 978-2-922976-09-0

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que
ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2006:

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Un voyage éclairé dans l'étrange

En 1919, Charles Hoy Fort publie *The Book of the Damned* aux États-Unis et crée une vive controverse dans les milieux scientifiques. L'auteur accuse les astronomes, les météorologues, les chimistes, les paléontologues et les sociétés savantes de balayer sous le tapis la manne de faits étranges qui débordent des clôtures de notre connaissance. « Règle générale, affirme-t-il, on efface l'inadmissible. » Il se rebelle ainsi contre une discrimination qui empêche l'ouverture d'esprit et l'émerveillement de l'être humain devant les manifestations extérieures à la Terre.

Les textes de Fort ont été construits sur une montagne de plus de 60 000 notes extraites de revues scientifiques et de journaux réputés; ont circulé alors que les concepteurs d'avion rêvaient d'altitude et que la théorie du Big Bang sommeillait encore; ont fait exploser des certitudes avant les premières bombes atomiques de 1945; ont visité des terres du ciel avant qu'Armstrong ne foule la Lune en 1969; ont évoqué la possibilité d'un déclencheur externe à la vie terrienne avant que l'on ne détecte la présence de bactéries sur des météorites martiens. Bref, Internet n'existait pas, un outil qui aurait été fort utile à l'auteur pour une tâche monumentale comme l'édification du Tādj Mahall, et qui a permis ici de corriger quelques dates et quelques noms (une indication entre []). C'est dire aussi que la commission sur les ovnis et la course à l'espace n'étaient pas encore en incubation.

Fort collectionnait les données sur les phénomènes insolites avec le plus grand sérieux du monde, comme d'autres collectionnent les timbres. Mais cela ne l'a pas empêché de faire preuve d'humour tout autant que de clairvoyance au travers de ses réflexions métaphysiques.

Bonne exploration. C.B.

Table des chapitres

1 – Si une table n'est pas une table	7
2 – Lunes bleues et soleils verts	23
3 – Pluies rouge sang et neiges noires	31
4 – Sang, chair, larves et gelée stellaire	53
5 – Matières végétales et cheveux d'ange	64
6 – Charbon, mâchefer, scories et cendres	84
7 – Averses de grenouilles et de poissons	102
8 – Pierres de foudre	125
9 – Objets modernes des temps fossiles	157
10 – Comètes-surprises	168
11 – Objets gravés, messages secrets?	180
12 – Empreintes de géants et traces de fées	199
13 – Jets de pierres et briques de glace	216
14 – Mondes nomades du système solaire	239
15 – Communications avec d'autres mondes	263
16 – Créatures des cieux	265
17 – Voisins obscurs	280
18 – Pensées en liberté surveillée	308
19 – Chutes d'oiseaux et de feuilles	312
20 – Ombres de visiteurs	321
21 – Roues et boules lumineuses	337
22 – Un objet bien étrange	349
23 – Questions de densité	351
24 – Corps lumineux insolites	359
25 – Torpilles et mondes dirigeables	365
26 – Lumières mystérieuses	371
27 – Récapitulons	377
28 – Spéculations diablement folles	385
••• Épilogue: Et ça continue	395

Chapitre 12

Là où l'on croise des empreintes
de géants et des traces de fées

L'astronomie.

Un veilleur de nuit absorbé par dix feux de signalisation dans une rue barrée. Au diable les réverbères, les lampes à pétrole, les ampoules électriques, les allumettes qui craquent, les feux de poêle, les feux de camp, la bâtisse incendiée au coin de la rue, les phares d'automobiles, les enseignes au néon... Le veilleur se concentre sur son petit système.

Conduite et éthique.

Quelques jolies filles tournent autour d'un vieux professeur d'université à un colloque. Derrière la porte d'à côté, drogues, divorce et viol. Maladies vénériennes, ivresse, meurtre.

Mieux vaut exclure.

Le rigoureux et le précis, l'exact, l'homogène, l'unique, le mathématique, le pur et le parfait. Nous pouvons toucher l'illusion de cet état, à condition de fermer les yeux sur les écarts infimes. C'est une goutte de lait dans un bain d'acide. C'est le positif grugé par le négatif. Là dans l'intermédialité, l'affirmation individuelle est une contre-réaction au moins égale au négatif. Je pense que dans la quasi-existence, nous avons une conduite prémonitoire et prénatale, une conscience naissante, prélude en quelque sorte au réel.

L'intuition du réel, à cause de l'illusion qu'elle engendre de vivre dans la réalité, freine ironiquement les efforts pour se réaliser. Je ne m'insurge pas contre la

science, mais plutôt contre son attitude, sa prétention de pouvoir cerner le réel. Je m'oppose aux croyances qui remplacent l'ouverture. À ces insuffisances trop fréquentes qui mènent à l'insignifiance et à l'infantilisme des dogmes et des standards scientifiques. Si des voyageurs partaient à destination de Chicago et que, parvenus à Buffalo, l'un d'entre eux entretenait l'illusion que Buffalo est Chicago, il nuirait certainement à l'élan de l'ensemble.

Voilà le petit système astronomique imbu de prétentions à l'exactitude.

J'ai pourtant des données qui me laissent entrevoir des mondes tantôt sphériques, tantôt fusiformes; des mondes en forme d'anneau ou de faucille; certains réunis en essaims ou reliés entre eux par des filaments, et d'autres, à l'opposé, solitaires; quelques-uns constitués de matière semblable à celle de la Terre, à côté de chantiers spatiaux de fer et d'acier.

Outre les cendres, les scories, le charbon et les déchets huileux, du fer en quantité est aussi tombé.

Naufrages, épaves et débris de vastes constructions...

De l'acier. Il nous faudra bien aborder cette notion que de l'acier, non pas du fer, mais de l'acier résultant d'un traitement mécanique ou thermique, est peut-être tombé du ciel.

Mais un poisson des grands fonds heurté par la plaque d'acier d'une épave se livrerait-il à une déduction? Nous autres, humains, baignons dans une mer de conventionnalisme, presque un vase clos. Parfois, je me sens comme l'insulaire ramassant un objet sur la plage. D'autres fois, je suis le poisson des grands fonds au museau endolori.

Ultime mystère: pourquoi les créatures d'autres mondes ne se manifesteraient-elles pas à découvert?

Poser la question, c'est insinuer que nous sommes intéressants. Elles restent peut-être à distance pour des raisons d'ordre moral, ce qui n'exclut pas qu'il puisse exister parmi elles des êtres moins scrupuleux.

Ou alors, des motifs de nature physique empêchent le contact.

Lorsque nous entrerons dans le vif du sujet, vous verrez que l'une de mes suppositions, ou incertitudes si vous préférez, est fondée sur l'idée qu'une approche matérielle de deux mondes pourrait causer une catastrophe. Les mondes navigateurs éviteraient donc toute proximité, préférant une orbite éloignée sécuritaire de par sa régularité, une régularité qui n'a toutefois rien de la précision chimérique des croyances populaires.

Mais avouez qu'il est tentant de croire que nous sommes des créatures dignes d'intérêt. Insectes, bactéries et autres petites choses du genre, tout ça nous intéresse, parfois même beaucoup.

Restent les dangers d'une approche. Néanmoins, un navire prudent peut toujours lancer une chaloupe.

Jouons le jeu, imaginons des relations diplomatiques entre l'Amérique et Cyclorée, monde en forme d'anneau dans l'astronomie «fortéenne». Ou peut-être est-ce un chantier. Voilà que ce monde dépêche des missionnaires pour nous sauver de nos pratiques primitives et de nos tabous, nous entraîner dans un troc, extrabibles contre whisky, extraparures contre panaches indiens.

Devant ce dilemme, une réponse toute simple s'impose à moi (et comme on dit souvent, la solution la plus simple est souvent la meilleure, à moins que l'on ne préfère se torturer les méninges ou se laisser hypnotiser). Voici donc ce que je pense :

Ferions-nous l'éducation d'un cochon, d'une oie, du bétail? Serait-il souhaitable d'établir des relations

diplomatiques avec les poules instinctivement attelées à leur travail?

Je pense que nous sommes du bétail. Que nous appartenons à quelque chose. Que jadis, la Terre fut une zone neutre, que d'autres mondes l'ont explorée et colonisée, qu'ils se sont disputé les lieux. Mais qu'aujourd'hui, la Terre est la propriété de quelque chose.

Une créature détient les droits sur la planète bleue, avis aux aspirants. Durant notre époque contemporaine, rien n'aurait débarqué de manière ostensible comme Colomb au San Salvador, ou Hudson sur la rivière éponyme. Mais il y aurait eu quelques récentes visites subreptices sur Terre, des émissaires et des voyageurs d'Ailleurs désireux de repartir. J'aurai bientôt des données aussi solides que celles entourant les substances huileuses et le charbon, qui m'ont amené à envisager les chantiers du ciel.

Le sujet est un vaste champ et je devrai à mon tour négliger quantité d'information. Il me serait impossible dans ce livre de dissenter sur les multiples usages qu'une civilisation exotique pourrait faire de l'humanité, à supposer vaniteusement que nous ayons une valeur.

Cochons, oies et bétail. Et les propriétaires qui les élèvent pour des raisons évidentes.

Tout bien compté, oui nous sommes peut-être utiles; des négociations ont eu lieu entre revendicateurs et notre primitif propriétaire a cédé ses droits, soit par la force, soit en échange de notre poids en verroterie. Que les conquistadors se le tiennent pour dit. La chose se sait depuis longtemps, du moins chez certains Terriens membres de sociétés secrètes, des gens que l'on considère comme des précurseurs et des locomotives, mais qui représentent, en fait, l'élite des esclaves... une élite chargée de nous conformer aux

directives étrangères et de préserver notre mystérieuse utilité.

Je crois aussi que dans un passé reculé, avant que les titres de propriété ne soient rédigés, des créatures du Dehors ont débarqué sur notre planète, ont sauté, volé, roulé, marché, ont été poussées sur la Terre ou happées par elle, tout est possible. Seuls ou en hordes, ces voyageurs sont venus chasser, faire du troc, garnir leurs harems, prélever des minerais. Certains ont passé leur chemin, d'autres ont établi des colonies, d'autres encore sont restés piégés. Des créatures tantôt avancées, tantôt primitives : créatures jaunes, noires, blanches...

Je dispose de données très convaincantes sur le fait que les Britanniques de la préhistoire étaient bleus.

Bien évidemment, les anthropologues classiques rétorqueront que ces humains se peignaient, mais selon mes notions d'anthropologie progressiste, ils étaient profondément bleus.

Il existe d'ailleurs un registre concernant un enfant bleu né en Angleterre (*Annals of Philosophy*, 14-51).

Atavisme : l'hérédité de caractères ancestraux.

Des géants et des fées. J'admets qu'ils existent, et je me sens l'âme d'un découvreur. Il me faudra cependant faire un grand bond dans le passé pour étayer mon affirmation. La science d'aujourd'hui est le folklore de demain, la fable d'aujourd'hui est la science du futur.

Un autre registre; celui-là concerne un coin à refendre en pierre long de 43 centimètres et large de 23 centimètres (*Proceedings of the Society of Antiquarians of Scotland*, 1-9-184).

Un coin à refendre en pierre a été trouvé à Birchwood, au Wisconsin; la pièce, qui figure dans la collection de la Missouri Historical Society, a été trouvée « la pointe enfoncée dans le sol » – ma foi, est peut-être tombée là –

longue de 46 centimètres, large de 36 centimètres et épaisse de 28 centimètres, pour un poids de 135 kilos (*American Anthropologist*, n.s. 8-229).

Ou les traces de pieds dans du grès aux abords de Carson, au Nevada. Chaque empreinte mesure entre 48 et 51 centimètres de long (*American Journal of Science*, 3-26-139).

Ces traces, nettes et définies, sont illustrées dans la revue, mais le système les a assimilées, comme on fait de la confiture d'oranges amères. Le Pr Marsh, fidèle aux dogmes, déclare: «La taille de ces empreintes et en particulier la longueur des enjambées montrent qu'elles n'ont pas été laissées par un homme, contrairement à la rumeur générale.»

Rois de l'anathème. Barbares chez les Romains. Desperados du kidnapping. Au sommet, c'est-à-dire en dessous de tout, les anthropologues. Marsh est un fossile du système. Mais je préfère encore me jeter dans la contemplation de ces empreintes; j'abonde dans le sens de Marsh, ce ne sont pas des empreintes d'homme; conditionné, il jongle, mais ne jette que des futilités.

Raisonnement de somnambule au panthéon des dormeurs. Ce que l'homme conclut, c'est qu'il n'y a jamais eu de géants sur Terre, parce que des empreintes de géants seraient plus grandes que des empreintes d'hommes qui ne sont pas des géants. Et ces empreintes-là, alors?

J'imagine des géants visiteurs. Prenez Stonehenge; avec le temps, nous admettrons sans doute qu'il reste d'incroyables vestiges d'habitations démesurées sur le globe, et que ces voyageurs vinrent plus d'une fois. Quant à leurs ossements, ou à l'absence d'ossements...

À moins que... Une visite au Musée américain d'histoire naturelle me remplit toujours d'enthousiasme,

mais je reste quand même cynique devant les fossiles; ossements préhistoriques exhumés de la terre, choses gigantesques reconstituées en reptiles terrifiants, mais «convenables». Scepticisme et cynisme.

C'est la faute au dodo.

Sur un étage du musée, on présente le dodo recréé. C'est clairement une restitution fictive, sa description en témoigne, mais l'œuvre est si habile et convaincante...

Histoires de fées. «Croix de fées.»

Fait relaté en Virginie: Dans le col entre les monts Blue Ridge et Allegheny, dans le nord du comté de Patrick, bon nombre de petites croix de pierre ont été découvertes (*Harper's Weekly*, 50-715).

Une race lilliputienne. Elle crucifiait des insectes. Des êtres exquis, d'une sublime cruauté, des humains minuscules pratiquant la crucifixion.

L'auteur du *Harper's Weekly* explique que les «croix de fées» pèsent entre 7 et 28 grammes. Certains de ces objets ne sont pas plus gros qu'une tête d'épingle, ajoute-t-on ailleurs. Les spécimens de la Virginie sont tous groupés sur la montagne de Bull et aux alentours, mais on en a trouvé d'autres dans deux États voisins (*Scientific American*, 79-395).

Souvenir des timbres chinois surgis en Irlande. À mon avis, les croix sont tombées là.

Des croix latines, des croix de Saint-André, des croix de Malte. Pour une fois, on nous fait grâce des commentaires d'anthropologues pour tâter plutôt le terrain chez les géologues, mais je crains que mon optimisme ne s'envole. Les experts interrogés ont apparemment démystifié les «croix de fées». Tropisme scientifique: «De l'avis des géologues, il s'agit de cristaux.» Le rédacteur du *Harper's Weekly* souligne que cette explication (ou anesthésie, si la science théorique

s'est donné pour mission d'apaiser les élancements de l'inexpliqué) ne permet pas de comprendre la concentration de ces objets en si peu d'endroits. Qui examine leur répartition peut facilement imaginer la fuite par à-coups d'une cargaison dans un vaisseau spatial naufragé.

Croix latines, croix de Saint-André et croix de Malte.

Un minéral cristallise selon différentes structures géométriques, et peut épouser quelques formes de croix reconnaissables. Quant aux flocons de neige, ils prennent mille et un visages, mais sont toujours restreints au système hexagonal. Froids comme les astronomes, les chimistes et les poissons de grands fonds, bien que moins enfoncés dans le pseudodélire que ces parias d'anthropologues, les géologues ont escamoté la donnée dérangementante :

Que les « croix de fées » ne sont pas toutes faites du même matériau.

Encore et toujours le même réflexe conditionné pour éluder, puis assimiler au système : les cristaux sont des formes géométriques ; les cristaux sont admis par la science ; alors les « croix de fées » sont des cristaux. Mais que des minéraux forment des macles de terminaisons différentes d'une région à l'autre, voilà un raisonnement carrément bancal, moins plausible que mes propres hypothèses.

Voici d'autres petites créatures condamnées malgré le travail d'évangélisation scientifique :

Les « silex lilliputiens ». Impossible de les renier, impossible de les sauver.

Les silex lilliputiens sont de minuscules outils préhistoriques. Certains mesurent tout juste six millimètres de large. On en a déniché un peu partout sur la planète : Angleterre, Inde, France, Afrique du Sud. Tombés là, ou

pas. Dans le paysage des damnés, ils culminent. Le sujet a d'ailleurs fait couler de l'encre. Pour tenter de les justifier et de les incorporer à la bouillie dogmatique, on a avancé qu'il s'agissait de jouets préhistoriques. Supposition raisonnable. J'entends par là qu'une hypothèse contraire aussi raisonnable n'a pas encore été formulée. Bien que rien ne soit totalement raisonnable, il faut admettre que certaines approximations de la vraisemblance sont supérieures à d'autres.

Pour soutenir l'antithèse des jouets, il me faudra vérifier que là où l'on a découvert des silex lilliputiens, tous les silex sont miniatures. S'ils sont séparés des autres silex par des strates rocheuses distinctes, cela apporterait de l'eau à mon moulin, en Inde notamment, où l'on a découvert de l'outillage lithique de taille courante, accompagné de petit outillage (Wilson).

Je pense que les silex miniatures sont l'œuvre d'êtres de la taille d'un cornichon à cause d'une donnée, et c'est le Pr Wilson qui la souligne : non seulement les silex sont minuscules, mais la taille par éclat est très « minutieuse » (*Annual Report of the U.S. National Museum, 1892-455*).

Acrobatie autour d'une expression pour décrire, au 19^e siècle, le sentiment d'un anachronisme.

R.A. Galty va même un peu plus loin : « La taille par éclat est si précise qu'il faut une loupe pour en apprécier toute l'exécution. » (*Science-Gossip, 1896-36*.)

L'allusion ouvre grand la porte à la conclusion que si des créatures miniatures n'ont pas façonné ces silex, des hommes préhistoriques ont travaillé à la loupe.

Je m'apprête donc à avancer une idée presque inadmissible, effrontément osée, âme errante aux allures de chevalier. Dans la foulée des méthodes scientifiques classiques, je procéderai à une assimilation. J'assimilerai ces mini silex aux habitants d'Elvera.

Au fait, j'oubliais de vous révéler le nom de ce monde de géants: Monstrateur, un monde fusiforme de 100 000 kilomètres de long sur son plus grand axe.

Cette vision qui m'habite est celle de visiteurs, de nuées de créatures venues sur Terre depuis Elvera, en bandes comme des chauves-souris, pour chasser le mulot ou l'abeille; ou plus probablement pour convertir les païens, entreprise inévitable. Créatures horrifiées devant le spectacle de qui se gaverait de deux fèves plutôt qu'une, inquiétées pour l'âme de celui qui boirait d'un trait trois gouttes de rosée. Hordes de minuscules missionnaires résolus à faire régner le bien, selon des principes taillés à leur mesure.

Sans aucun doute, furent-elles des missionnaires. Car le simple fait d'exister engendre le désir de convertir à soi, d'assimiler son milieu.

Prochain tableau: ces créatures de l'infime – qu'elles proviennent d'Elvera ou d'Éros, peu importe – ont quitté un univers délicat pour tomber, peut-être, sur un animal terrestre de bonne taille, à qui il suffit d'ouvrir la bouche pour avaler une douzaine d'entre elles. Puis une petite créature tombe dans un ruisseau, se brise dans le tumulte du torrent.

Échappons un peu à la pensée conventionnelle, et permettez-moi de plagier Darwin une nouvelle fois. Disons que les registres sont encore incomplets. Les silex des Elveriens résisteraient, mais quant aux petits corps... aussi bien chercher des traces de givre dans les sols du paléolithique.

Un coup de vent et voilà un Elverien transporté à une lieue. Ses compagnons ne le retrouveront jamais, mais le pleureront et lui feront des funérailles. Une sépulture est donnée à une effigie du défunt, idée que je reprends des anthropologues. Un grand laps de temps s'écoule avant

que la race ne revienne. Puis une autre mésaventure et un autre mausolée.

Lu dans le *London Times* du 20 juillet 1836 : Au début de juillet, des garçons sont partis explorer des terriers de lièvres dans la région du mont Arthur Seat, près d'Édimbourg. Ils ont découvert sur le flanc d'une falaise des lames de schiste qu'ils ont retirées : derrière, une petite grotte. Dix-sept cercueils miniatures, de huit à dix centimètres de long.

Il y avait dans ces cercueils des figurines de bois, habillées de style et de tissus différents. Deux étages logeant chacun huit cercueils, un troisième en abritant un seul. Le fait le plus extraordinaire et profondément mystérieux est le suivant : les cercueils avaient été placés dans le mausolée l'un après l'autre, à plusieurs années d'intervalle. Sur la première tablette, les coffres étaient en état de dégradation avancée, et les tissus s'effritaient. Les cercueils de la deuxième tablette étaient moins décomposés. Le cercueil du haut, quant à lui, paraissait nettement plus récent.

Un compte rendu détaillé de la découverte figure dans *Proceedings of the Society of Antiquarians of Scotland* (3-12-460). Trois cercueils et figurines y sont illustrés.

Elvera, ses forêts duveteuses et ses coquillages microscopiques. Si les Elveriens ne sont pas encore à l'ère des techniques modernes, ils se lavent à l'éponge, grosse comme une tête d'épingle. Peut-être des catastrophes ont-elles projeté des fragments d'Elvera sur la Terre?

Vous vous souviendrez des coraux, des éponges, des coquillages et des crinoïdes que le D^r Hahn affirmait avoir trouvés sur des météorites. Des photographies illustrent d'ailleurs leur « particularité évidente et leur extrême petitesse ». Ces coraux étranges font environ

un vingtième de la grosseur des coraux terrestres. « Ils témoignent d'un monde animal miniature », de préciser l'auteur Francis Bingham (*Popular Science*, 20-83).

Au moment de leur passage, je pense que les habitants de Monstrateur et d'Elvera étaient des êtres primitifs. Mais pour les quasi-humains que nous sommes, les indices paraissent confus. Les logiciens, les détectives, les jurés, les épouses soupçonneuses et les membres d'une société d'astronomie connaissent l'imprécision, mais s'imaginent que le fait de recueillir un consensus confirme un indice. Cette méthode sied peut-être à une existence embryonnaire, mais c'est aussi la méthode qui a conduit à l'Inquisition et aux exorcismes. J'ose me croire assez évolué pour admettre les sorcières et les esprits des croyances populaires, mais je dis aussi que les histoires qui les soutiennent reposent sur des fabrications hallucinantes, faites d'opinions et de témoignages réglés sur un consensus.

Ce n'est pas parce qu'un géant a laissé ses empreintes de pieds nus dans le sol qu'il m'apparaît primitif; peut-être suivait-il les conseils d'un pédicure. Si Stonehenge est une vaste construction à la géométrie grossière, l'absence de raffinement des détails a le sens que vous voulez bien lui donner: nains ambitieux ou géants impressionnistes d'une civilisation avancée?

Si d'autres mondes existent, certains d'entre eux sont probablement tutélaires. Autrement dit, Kepler ne pouvait avoir entièrement tort; sa notion d'ange gardien poussant et guidant les planètes frisait certes l'extravagance, mais prise au sens figuré des rapports de dépendance, il en émane du vrai.

L'existence implique un état de dépendance.

J'ai pour conviction que dans l'intermédiation, toute chose constitue l'expression d'un désir d'entité, soit en

s'affranchissant de sa relation avec le milieu, soit en se fusionnant avec lui. Le vaste dessein est de se libérer de la condition d'une existence relative et de devenir absolu ou, au minimum, de s'intégrer à une pareille tentative supérieurement accomplie.

Deux forces caractérisent ce processus: l'attraction, c'est-à-dire l'essence de toute chose de vouloir assimiler son milieu, si elle n'a pas déjà été soumise ou assimilée à un système ou à un ordre supérieur. Et la répulsion, c'est-à-dire la volonté de toute chose d'exclure ou d'écarter l'inassimilable.

Le processus est universel.

Pensons à un arbre. Il s'emploie tout entier à assimiler les ressources du sol, de l'air, des rayons solaires pour les convertir en matière végétale servant sa croissance. Inversement, il rejette, exclut et écarte ce qu'il ne peut assimiler.

La vache qui broute, le cochon qui fouit, le tigre qui traque; les planètes qui dévient les comètes; les friperies et l'Armée du Salut; le chat dans une poubelle; les peuples envahisseurs; les sciences et leurs constructions; la concentration des entreprises en trusts; la choriste invitée à souper... Chacun et chacune, quelque part, stoppés par l'inassimilable, comme la chanteuse et son homard grillé. En rejetant la carapace, elle illustre bien l'échec généralisé devant l'absolu positif; forcer le contraire causerait un désordre qui la transporterait dans l'absolu négatif.

Il en va de même avec la science et son assiette d'infectes données. Carapaces qui ne se laissent pas si facilement percer.

On parle des choses sous tutelle comme de choses distinctes. Ici, c'est un arbre, ici un saint, ou un baril de harengs, ou des montagnes Rocheuses. On parle des

missionnaires comme d'êtres entiers, d'une espèce à part. Aux yeux de l'intermédiaire, toute chose en apparence distincte témoigne d'un élan individualiste, et chaque espèce est contiguë aux autres. En d'autres termes, ce que nous nommons spécificité n'est que la mise en relief d'un aspect du général. S'il y a des chats, c'est qu'il y a eu amplification de la félinité universelle. Il n'existe rien qui ne frise pas l'état de missionnaire et de tuteur. Chaque conversation est un conflit entre missionnaires occupés à convertir, à assimiler l'autre ou à le rendre conforme. Si le progrès est nul, alors la répulsion mutuelle s'installe.

Des mondes ont-ils entretenu des rapports avec la Terre? Tentatives d'unification, d'expansion par voie de colonisation, de conversion ou d'assimilation des indigènes de notre planète.

Des mondes géniteurs et leurs colonies terrestres.

SuperRomanimus, berceau des premiers Romains.

Ça vaut bien la légende de Remus et de Romulus.

Et SuperIsraëlimus.

Malgré toutes les théories modernes sur la question, je crois qu'il y a eu un jour une intervention, parentale ou encore tutélaire, dans l'émergence des premiers Orientaux.

Et d'Azuria sont venus les Britanniques bleus dont la descendance a fini par pâlir, diluée dans un bain au robinet ouvert. Quand on y songe, leur travail de mise en tutelle et d'assimilation est particulièrement frappant.

Des mondes aux méthodes tutélaires, avant que la Terre ne devienne propriété de l'un d'entre eux (la loi du plus fort assimilateur oblige) ont aussi connu leur part de frustration comme tous les missionnaires: refus de nouvelle nourriture, rejet de l'étranger. Puis les glaciers recouvrent, broient, chassent...

Ou la répulsion. Courroux du missionnaire bafoué. Sainte colère de répulsion devant le refus d'obéissance et d'assimilation.

Résistance des peuples devant les colonisateurs du territoire aujourd'hui nommé Angleterre, et courroux d'Azuria. Jamais il n'y eut de colère plus justifiée, plus logique dans l'histoire terrestre, car le refus des peuples terriens de devenir bleus pour lui plaire était un outrage à la grandeur.

L'Histoire en tant que collection des délires humains me passionne. Je me propose ici de la faire avancer un peu. Concernant les forts vitrifiés de quelques régions d'Europe, j'ai trouvé des données que les Humes et Gibbons ont laissées de côté.

Des forts vitrifiés non en Angleterre, mais dans des régions voisines : Écosse, Irlande, Bretagne, Bohême.

J'imagine qu'à une époque reculée, des tirs électriques ont fusé d'Azuria à dessein de nettoyer la Terre des peuples réfractaires.

Soudain, la forme titanesque d'Azuria d'apparaître dans le ciel. Verts sont devenus les nuages. Le soleil a fondu en une bouillie pourpre, perturbé par les ondes de choc du Dehors. Les peuples à la peau blanche, jaune et brune de l'Écosse, de l'Irlande, de la Bretagne et de la Bohême ont couru au faîte des collines pour y construire des forteresses. Dans un monde réel, les sommets offrent un bien piètre refuge devant un ennemi aérien, mais dans une quasi-existence, si le réflexe pour échapper au danger imminent consiste à grimper, ce sera le réflexe qui prévaudra. C'est d'ailleurs très courant chez les humains de prendre l'offensive.

Ainsi ils ont bâti des forts au sommet de collines, ou se sont réfugiés dans les ouvrages existants. Puis sont venues les détonations électriques. Les pierres de ces

fortifications existent encore à ce jour, vitrifiées sous l'effet de la chaleur, transformées en verre.

Pour rendre compte du phénomène des forts vitrifiés, les archéologues ont sauté de conclusion en conclusion, tel le « rapide chamois » de notre anecdote. Encore dans la crainte moyenâgeuse de la peine ecclésiastique d'excommunication, ils ont dû expliquer la vitrification des murailles en conformité avec le système, c'est-à-dire en invoquant des événements terrestres conventionnels. Leurs insuffisances me rappellent la même propension partout d'assimiler l'assimilable et d'exclure l'inadmissible. Ils se sont ralliés à l'explication que des peuples primitifs ont érigé des forts et nourri d'immenses feux, souvent loin d'un accès à la forêt, afin de faire fondre la pierre et de la cimenter par l'extérieur. Mais le négatif s'exprime partout, et dans un corps scientifique, l'unanimité n'existe pas. M^{lle} Russell souligne que des pierres se sont rarement vitrifiées sous l'action du feu, encore moins des façades de maisons ou des murailles (*Journal of British Archaeological Association*).

En me penchant sur le sujet – et il me faut aspirer à plus proche réalité pour contrecarrer les élucubrations de la science – je trouve cette information :

Les murs se sont vitrifiés d'une manière qui n'évoque pas un travail visant l'agglomération des matériaux; la fusion s'est plutôt produite en faisceaux, comme sous l'effet d'une décharge précise. Serait-ce la foudre?

À une époque, quelque chose fit fondre des bandes de murailles érigées au sommet des collines d'Écosse, d'Irlande, de Bretagne et de Bohême.

La foudre préfère l'isolé et le proéminent.

Cependant, certains de ces forts ne sont ni surélevés, ni proéminents, leurs remparts quand même vitrifiés en faisceaux.

Jadis, quelque chose a produit les effets de la fulguration sur des fortifications d'Écosse, d'Irlande, de Bretagne et de Bohême, en majorité celles des collines. Mais ailleurs dans le monde, les fortifications des sommets ne montrent aucun signe de vitrification.

Le crime du particulier, c'est de ne pas bleuir si les dieux sont bleus. Mais en regard du grand plan universel, l'ultime faute du particulier qui serait vert consisterait à ne pas verdir ses dieux.

On pourra se procurer *Le livre des damnés* dans toutes
les bonnes librairies (au Québec et en France) ou
par l'entremise du site Web de Joey Cornu à
<http://www.joeycornuediteur.com/boutique/index.php#damnes>